

Clémence de Biéville

Le meilleur
des mariages

roman

Denoël

Le meilleur des mariages

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Denoël

Les Enjôleurs, 1993
L'Été des hannetons, 1996

Chez d'autres éditeurs

Trente-six sculptures de Jean-Louis Faure,
Joca Seria, 1993
La Chambre,
Joca Seria, musée de l'Élysée, 1994

Clémence de Biéville

Le meilleur
des mariages

Denoël

roman

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 1997
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24635.3
B 24635.4

À R.B.

**« L'illusion est le fruit d'un bizarre mariage
entre deux consciences lucides. »
René GIRARD**

Ce fut un été caniculaire. Georges Bayonne séjournait à l'Hôtel des Bains, comme chaque année.

Était-ce un effet de l'âge ou l'idée qu'il s'en faisait – ses trente-huit ans lui paraissaient considérables –, Bayonne avait perdu le goût des découvertes. Les nouveaux livres, les nouveaux lieux ne l'intéressaient plus. Il n'aimait que l'habitude.

L'Hôtel des Bains était un établissement comme on en trouvait encore à cette époque, dans des villes thermales de troisième ordre abandonnées par les curistes. De loin, avec sa façade jaune adossée à la montagne, son toit hérissé de clochetons et ses balcons plus sombres que les sapins, il avait encore grand air. Derrière les lézardes, les traces de rouille aux pentures des volets et les églantiers sauvages qui étouffaient les massifs, survivait un parfum de palace et de poudre de riz. Le propriétaire de l'hôtel racontait qu'autrefois, du temps de son grand-père, le frère du tsar y venait en villégiature. Une escouade de jardiniers peignait chaque matin les

allées du parc. On y flânait riche, élégant, cosmopolite ; les eaux étaient réputées.

La Première Guerre avait dispersé cette clientèle huppée, et depuis l'hôtel ne cessait de péricliter. Seuls des vieillards y gardaient encore leurs habitudes, d'une année à l'autre plus chenus.

L'endroit plaisait à Bayonne précisément par son caractère sinistre. Il s'était toujours efforcé de s'intéresser à ce qui répugnait aux autres. Cette affectation était devenue une seconde nature. Adolescent, il se passionnait pour les araignées, les cloportes, les hannetons, et toutes sortes de bestioles plus ou moins écoeurantes. Étudiant en droit, il s'était penché sur la criminologie, les meurtres de sadiques et de psychopathes. Il lui arrivait de penser, avec une pointe de regret, qu'il aurait été un bon prêtre ou un bon flic. Il était devenu auteur de romans policiers. Cet état lui assurait une aisance que les deux autres ne lui eussent sans doute pas procurée, et lui permettait de satisfaire ses goûts particuliers.

Il aimait cet hôtel ; les larges couloirs et les rares salles de bains, communes à trois ou quatre chambres et aux portes desquelles il fallait frapper, parce que les pensionnaires avaient peur de s'y enfermer ; les baignoires en fonte émaillée, profondes et râpeuses, les carreaux de faïence mate ; les pièces immenses, démeublées, et les matelas de laine qui portaient tassée l'empreinte de nuits anciennes. Par-dessus tout, il raffolait des dîners, servis à huit heures précises.

La grande salle à manger avait conservé sa splendeur intacte, et il s'y installait toujours un peu à l'avance, pour observer l'arrivée des convives. Ils s'avançaient par petits groupes, d'un pas hésitant sur le parquet ciré, et gagnaient leurs places, si menus, ratatinés encore par la hauteur du plafond, son lustre et ses écrasantes dorures. Ils allaient droit, chacun vers sa chaise, concentré dans son effort, et traçant son chemin du bout tâtonnant de sa canne. Ils ne semblaient jamais remarquer qu'une table ou l'autre, occupée encore l'été précédent par une partenaire de whist, était désormais, et pour toujours, inoccupée. Ils ne jetaient pas un regard aux angles vides de la pièce, engloutis d'ombre. Bayonne était aux anges.

Le repas se déroulait dans un relatif silence. Pas de conversation. Des petits bruits de succion et de porcelaine, quelques toussotements, rien de plus. Les vieillards sont voraces. Ils ne perdent pas de temps. La dernière gorgée avalée, ils essuyaient leurs bouches creuses avec d'immenses serviettes damassées, aussi usées et reprises qu'eux-mêmes, puis ils se dispersaient, par petits paquets, dans le salon, ou sur la terrasse, quand les soirées étaient chaudes. Parfois, Bayonne se joignait à eux. Il écoutait une coterie dire du mal de l'autre – les années avaient tissé entre eux une redoutable intimité –, il faisait le mort au bridge et ramassait les réticules. Les messieurs s'étaient accoutumés à sa présence, jugée au début légèrement incongrue, et les dames unanimes

chantaient ses louanges – un jeune homme charmant, si galant.

Il passait à l'Hôtel des Bains un mois, quelquefois deux. Il y écrivait. Il n'avait rien d'autre à y faire, aucune distraction. Cela lui convenait et c'était le dernier endroit au monde où il imaginait rencontrer une femme.

Le lendemain de son arrivée, Bayonne revenait de Murdaires, le bourg voisin. Il avait marché presque deux kilomètres en plein soleil, il était en nage. Il s'effondra sur un banc dans le parc de l'hôtel et ferma les yeux. On n'entendait pas un bruit. Pas un chant d'oiseau ni le frémissement d'une feuille. La vallée tout entière semblait pétrifiée. Il dut s'assoupir quelques instants. Quand il revint à lui, il n'était plus seul sur le banc.

Miss Jay, l'héroïne de ses romans, était assise à moins d'un mètre de lui. Georges crut que la chaleur lui avait tourné la tête. Il était victime d'un coup de sang, d'une hallucination. Il se redressa sur son banc, se frotta les yeux : la créature ne s'évapora pas. Il eut peur. Cette apparition rouge – tout en elle était rouge, sa robe, les reflets de la lumière dans ses cheveux, sa peau un peu brûlée par le soleil, sa bouche – surgie pendant son sommeil ne pouvait être qu'une émanation du mercure, un être diabolique, en somme.

Il la dévisagea, médusé. C'était exactement miss Jay,

telle qu'elle existait dans son imagination, telle qu'il était seul à la connaître. Le personnage qu'il avait inventé, façonné, dont il savait tout, dont il avait choisi le poids, la taille et la garde-robe, cette femme qu'il avait déshabillée un nombre incalculable de fois et mise dans les bras d'hommes qui ne lui ressemblaient pas, à laquelle il faisait parcourir toutes les capitales d'Europe, tous les ports d'Asie, qu'il égarait dans les jungles, cette femme qu'il avait vue pleurer et qu'il parvenait seul à faire sourire, cette femme-là, dont il était la chair, l'essence, la pensée, dont il était le souffle et le destin, lisait tranquillement à côté de lui.

Son expression devait être celle d'un fou. L'inconnue referma son livre, le considéra un instant avec inquiétude, puis se leva. Il la regarda s'éloigner, la bouche ouverte. Il ne fit pas un geste pour la rattraper. Le bruit du gravier qui crissait sous les pas de la jeune femme ne le convainquait pas tout à fait de sa réalité.

Dans la journée, Bayonne apprit que son incarnation s'appelait Marge Bérard. Elle avait vingt-deux ans. La direction de l'hôtel venait de l'engager à mi-temps, comme secrétaire. Célibataire, elle vivait à Murdaires, chez ses parents.

Le matin suivant, Mlle Bérard frappa à la porte de sa chambre. Elle lui rapportait sa carte d'identité. Elle jeta

un regard sur la machine à écrire et le désordre de feuillets raturés qui jonchaient la table et le tapis.

– Vous êtes écrivain ? demanda-t-elle.

Georges n'aima pas la voix de Marge, trop claire, ni son accent légèrement chantant. Surtout, il n'aimait pas qu'on lui posât cette question. Elle impliquait que son interlocuteur n'avait pas lu ses livres et provoquait toujours en lui un bref sentiment d'humiliation. Mais aussi, elle ravivait la griserie qu'il éprouvait à faire partie d'une illustre cohorte, et il n'avait jamais su y répondre de façon naturelle. Suffisant, sa vanité le faisait rougir, modeste, son hypocrisie l'atterrit.

Il tenta la sobriété. Il hochait la tête.

– C'est un métier difficile, j'imagine ?

Il balbutia, avec une fausse pudeur dont il éprouva aussitôt le dégoût, mimique grimaçante et mains ouvertes à l'appui, que ce n'était pas plus compliqué que d'être plombier. La jeune fille s'excusa de l'avoir dérangé. Georges, quand elle eut quitté la pièce, se sentit dépité. Leur premier échange le décevait. Quelques instants de réflexion le rassérénèrent. Marge avait montré qu'elle s'intéressait à lui. N'y avait-il pas là de quoi être aux anges ? Se conduire comme ces affolés d'opérette qui se cognent dans les réverbères ? Ce qu'il fit. Il divagua, toute la matinée. Béat.

Bayonne n'avait rien d'un séducteur. Il se savait laid et déplorait sa physionomie douce et lisse. Il estimait

que la laideur, comme l'obésité, ne sied qu'aux monstres. Bayonne n'était pas un monstre, mais un homme plutôt timide, que ses succès en librairie et deux adaptations à l'écran n'avaient pas guéri de ses nombreux complexes.

Les femmes lui cédaient souvent par affection. Leurs tendres politesses envenimaient ses plaisirs. Elles le disaient intelligent. Cette appréciation leur tenait lieu de désir quand, après un chagrin d'amour, elles échouaient dans ses bras. Il les consolait de ses prédécesseurs. Il avait la caresse roborative. Une fois requinquées, les douces le quittaient avec un peu de honte et sans aucun regret. Il en éprouvait parfois de l'amertume et préférait à ses maîtresses celles qui s'étaient refusées à lui et n'avaient jamais fermé les yeux pour oublier, livrées à son étreinte, à qui elles s'abandonnaient.

L'amour lui semblait à tort une aspiration générale. Ce n'était pas une émotion, encore moins un état, fait pour tout le monde. Il jugeait que certains êtres, dont il faisait partie, devaient apprendre à se méfier des sentiments et de toutes les formes de passion qui exigent le commerce d'autrui.

L'existence de Mlle Bérard faussait sa théorie. Certes, la ressemblance entre la jeune fille et son héroïne lui ôtait un peu de sa lucidité. Mais cette conformité était trop frappante pour n'y voir qu'une simple coïncidence. Marge Bérard, de toute évidence, lui était destinée.

Cette conviction l'électrisait. Elle ne le rendait pas audacieux pour autant. Il fut quelques jours à rôder

autour de Marge sans trouver le courage de lui adresser la parole. Il se contentait de lui sourire. De l'épier. Il s'étonnait de n'avoir pas remarqué auparavant – miss Jay était née dans son imagination dix ans plus tôt – certains défauts de sa personne : le mollet un peu bas, qui corrigeait l'arrogance de son profil, une vilaine marque de vaccin sur son bras gauche, sa bouche imprécise. Ces irrégularités physiques l'émouvaient davantage que la splendeur de sa chevelure roux foncé, ou le vert de ses yeux. Il se traitait d'âne. Ses descriptions manquaient de sève, de sensualité. Il était un mauvais romancier. Il devait faire un effort pour revenir à la réalité et se rappeler qu'il existait entre ces deux femmes une nuance essentielle : la vie. Cette distinction le rendait heureux.

Un après-midi, il surprit Marge assise sur le même banc où elle lui était apparue la première fois. Elle était plongée dans le second volume des *Misérables*. À en juger par l'épaisseur des pages qui lui restaient à parcourir, Georges estima qu'elle devait patauger dans les égouts, avec Valjean et Marius évanoui. Absorbée, elle ne leva pas les yeux à son approche.

Les amants, au commencement d'une liaison, voient une promesse de bonheur dans de menus faits dépourvus de signification. Un même nombre de morceaux de sucre dans une tasse de café ou un goût partagé pour le céleri rémoulade leur suffit à se penser complices.

Bayonne vénérât Victor Hugo. Il fut donc ravi. Il s'assit à côté de la jeune fille sans qu'elle tournât la tête. Elle mordait l'ongle de son pouce avec nervosité. Rien n'indiquait qu'elle se fût aperçue de sa présence. Il ne bougea pas. Il guettait sur son visage les mouvements de son âme et cherchait une phrase à dire à voix basse, qui

Clémence de Biéville

Le meilleur des mariages

Dans le meilleur des mariages, il suffit d'un faux pas, d'un moment trop aigu de lucidité pour que tout bascule. En épousant Georges, Marge pénètre dans un monde froid, hostile, dangereux... sa marge de manœuvre y est infime. Avec acharnement, elle s'achemine vers une liberté qu'elle aura payée très cher et dont elle accepte à l'avance de ne pas connaître l'issue. Désirs d'amour, danger de mort, les malentendus et les illusions lient inexorablement un homme et une femme en apparence très ordinaires.

Troisième roman de Clémence de Biéville, *Le Meilleur des mariages* est un défi aux conventions du polar et du récit classique par son style violent et sensible à la fois, son rythme comique et tragique tour à tour.



B 24635.4  9.97
ISBN 2.207.24635.3
89 FF TTC